

Cet essai réussit à souhait, et il promet à la métaphysique, dans sa première partie, celle où elle s'occupe de concepts *a priori* dont les objets correspondants peuvent être donnés dans l'expérience conformément à ces concepts, le chemin sûr d'une science. On peut en effet d'après ce changement dans la manière de penser expliquer très bien la possibilité d'une connaissance *a priori*, et, ce qui est plus encore, pourvoir les lois qui sont *a priori* au fondement de la nature comme ensemble des objets de l'expérience, de leurs preuves suffisantes, deux choses qui étaient impossibles d'après la façon de procéder usitée jusqu'ici. Mais cette déduction de notre pouvoir de connaître *a priori* dans la première partie de la métaphysique conduit à un résultat étrange et en apparence très préjudiciable à sa fin complète, dont s'occupe la seconde partie; c'est qu'avec ce pouvoir nous ne pouvons jamais aller au-delà des limites de l'expérience possible, ce qui est pourtant justement l'affaire la plus essentielle de cette science. Mais en cela se trouve justement l'expérimentation d'une contre-épreuve pour la vérité du résultat atteint dans cette première évaluation de notre connaissance rationnelle *a priori*, savoir qu'elle ne va qu'aux phénomènes, laissant en revanche la chose en soi être réelle pour soi, mais inconnue de nous. En effet, ce qui nous pousse nécessairement à sortir des limites de l'expérience et de tous les phénomènes, c'est l'inconditionné, que la raison demande dans les choses en soi nécessairement et à plein droit pour tout conditionné, ce qui est demander l'achèvement de la série des conditions. Or, s'il se trouve qu'en admettant que notre connaissance d'expérience se règle sur les objets comme choses en soi, l'inconditionné ne peut être pensé sans contradiction; qu'au contraire, si, en admettant que notre représentation des choses comme elles nous sont données se règle non sur celles-ci comme des choses en soi, mais que plutôt ces objets comme phénomènes se règlent sur notre mode de représentation, la contradiction disparaît; et que par suite l'inconditionné n'est pas à trouver dans les choses en tant que nous les connaissons (qu'elles nous sont données), mais bien en elles en tant que nous ne les connaissons pas, comme choses en soi: il est alors manifeste que ce que nous avons admis initialement seulement à titre d'essai est fondé\*. Or, il nous reste encore à chercher, après avoir refusé à la raison spéculative tout progrès dans le champ du suprasensible, s'il ne se trouve pas dans sa connaissance pratique des données pour déterminer ce concept rationnel transcendant de l'inconditionné, et de cette manière, conformément au vœu de la métaphysique, parvenir au-delà des limites de toute expérience possible, avec notre connaissance *a priori*, mais seulement dans une visée pratique. Et dans une telle démarche, la raison spéculative nous a cependant procuré du moins une place pour un tel élargissement, bien qu'elle ait dû la laisser vide, et nous sommes donc libres, elle-même nous y invite, de la remplir avec des données pratiques, si nous le pouvons\*\*.

Dans cet essai de changer la démarche jusqu'ici suivie en métaphysique, opérant ainsi en elle une complète révolution à l'exemple des géomètres et des physiciens, consiste donc la tâche de cette critique de la raison pure spéculative. Elle est un traité de la méthode, non un système de la science même; mais elle en établit cependant tout le tracé, en ce qui regarde aussi bien ses limites que toute sa structure interne. Car la raison pure spéculative a en elle ceci de particulier, qu'elle peut et doit mesurer son propre pouvoir, selon les diverses manières dont elle se choisit des objets à penser, et même dénombrer complètement les différentes façons de se poser des problèmes, et tracer ainsi tout le plan pour un système de métaphysique; en effet, en ce qui concerne le premier point, rien dans la connaissance *a priori* ne peut

\*Cette expérimentation de la raison pure a avec celle des chimistes, qu'ils appellent parfois l'essai de réduction, mais en général le procédé synthétique, beaucoup de ressemblance. L'analyse du métaphysicien sépare la connaissance pure *a priori* en deux éléments très différents, savoir ceux des choses comme phénomènes, puis ceux des choses en soi. La dialectique les réunit de nouveau pour faire l'accord avec l'idée rationnelle nécessaire de l'inconditionné, et trouve que cet accord n'est jamais produit que par cette distinction, qui est donc la vraie.

\*\*C'est ainsi que les lois centrales du mouvement des corps célestes procurèrent, à ce que Copernic n'admettait au début qu'à titre d'hypothèse, une certitude achevée et démontrèrent en même temps la force invisible qui lie la structure de l'univers (l'attraction newtonienne), force qui serait demeurée à jamais cachée, si Copernic ne s'était pas risqué, d'une manière contraire aux sens, mais pourtant vraie, à chercher les mouvements observés non dans les objets du ciel, mais dans leur observateur. Je présente dans cette préface le changement de la façon de penser exposé dans la Critique, analogue à cette hypothèse, seulement à titre d'hypothèse, bien que dans le traité même il soit démontré apodictiquement et non hypothétiquement, à partir de la nature de nos représentations d'espace et de temps et des concepts élémentaires de l'entendement, simplement pour attirer l'attention sur les premiers essais d'un tel changement, qui sont toujours hypothétiques.